

ABONNEMENT :

Un an fr. 7 00

Franc par la Poste

Bureaux :

12 - Rue de l'Etuve - 12

A LIÈGE

Rédacteur en chef : H. PECLERS

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE



ANNONCES :

La ligne fr. 50

RÉCLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne 1 00

Fait-divers 3 00

On traite à forfait.

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

Un accident arrivé à notre presse Lithographique, nous force à publier, exceptionnellement, LE FRONDEUR sans dessin.

Nous espérons que nos lecteurs voudront bien nous excuser.

L'union possible.

L'article que nous avons publié samedi dernier sous le titre : « Pas de soumission » nous a procuré le plaisir de recevoir une demi-douzaine de lettres — généralement bien écrites, d'ailleurs — émanant de libéraux-progressistes qui, tout en se déclarant partisans convaincus des réformes démocratiques réclamées par nous, se demandent si, en rendant coups pour coups aux doctrinaires et en combattant aujourd'hui le libéralisme-conservateur, nous ne préparons pas — même à Liège — l'anéantissement du libéralisme et le triomphe des cléricaux.

Le format restreint du *Frondeur* ne nous permettant pas de publier toutes ces lettres, nous nous bornons à reproduire celle qu'on va lire, laquelle, d'ailleurs, expose très clairement les scrupules qu'éprouvent bon nombre de nos amis politiques disposés, cependant, à marcher résolument dans la voie des réformes démocratiques, mais effrayés par l'apparition du spectre clérical retiré depuis le 10 juin du magasin aux accessoires où il reposait à côté des opinions radicales que M. Vanderkindere manifestait aux beaux jours de son enfance.

Voici la lettre en question :

Monsieur,

Je partage en beaucoup de points votre manière de voir ; comme vous je désire tout ce que vous énumérez dans votre dernier article « pas de soumission » ; et pourtant, ce n'est pas sans une appréhension réelle que j'ai lu cet article.

Pas de soumission soit, et je condamne autant que vous la maladresse de ceux qui ne trouvent rien de mieux que de traiter leurs corréligionnaires de fous, d'énergumènes, au moment où nos divisions viennent de nous être si fatales à Bruxelles. Mais devons-nous pour cela répondre sur le même ton et attiser ainsi le feu de nos discordes.

Devons-nous par haine du doctrinarisme favoriser, aux élections d'octobre, l'avènement à Liège d'une administration cléricale ? Car enfin, la désunion, ce sont les cléricaux aux élections prochaines ! Impossible de se faire d'illusion sur ce point.

Si parodiant la phrase de certains libéraux qui n'ont pas craint de dire : Plutôt deux noirs qu'un rouge ; — vous nous disiez franchement, plutôt une administration cléricale que la continuation d'un régime doctrinaire, je n'insisterais pas ; mais cela peut-il être vraiment votre pensée ; et croyez-vous qu'aux mains des cléricaux nous serions mieux traités, et que ce sont eux qui nous donneront ce que vous réclamez ?

Vous ne le pensez pas.

Tracez-nous donc une ligne de conduite qui évite ce danger. Notre opinion a gagné du terrain quoiqu'on dise ; elle en gagnera encore malgré les doctrinaires, et le temps n'est peut-être pas loin où l'élément progressiste forcera la main à l'Association ; mais avant tout, pour cela, il nous faut vivre.

Ne divisons donc pas gratuitement. Nous possédons à Liège, vous le dites vous-même, des sympathies plus nombreuses qu'on ne pense ; la proportion s'accroît de jour en jour. Il viendra bien un moment où l'élément progressiste figurera sur nos listes dans cette proportion. Mais ce n'est pas quand nos ennemis auront conquis la place.

Agrérez, etc.

Nous ne faisons aucune difficulté pour le reconnaître, les observations ne manquent pas, à première vue, de justesse. Seulement, un peu de réflexion prouvera à notre honorable correspondant — et à tous ceux qui partagent ses appréhensions — que le triomphe des cléricaux deviendrait précisément fort probable si on laissait plus longtemps les doctrinaires maîtres des destinées du parti libéral.

Il serait inutile de se le dissimuler : le libéralisme liégeois est en ce moment tombé assez bas dans l'estime publique. Personifié à la Chambre et au Conseil communal par des hommes dont le plus capable est à la fois orgueilleux, entêté et impopulaire et dont les plus faibles sont de remarquables

nullités, ce libéralisme manque essentielle- de prestige.

Au lieu de trouver dans tous ses représentants, à la commune et à la Chambre, des hommes dévoués aux intérêts de l'arrondissement ou de la ville et au triomphe d'idées justes, le corps électoral liégeois a malheureusement vu certains de ses mandataires donner des preuves de la plus grande incapacité, de la plus incurable faiblesse. Des nominations scandaleuses faites en faveur de personnes touchant de près à de puissants personnages politiques — doctrinaires bien entendu — ont achevé de déconsidérer le parti. Incapable, lorsqu'il s'agissait de l'intérêt général ; partial, lorsque des intérêts privés sont en jeu, tel a paru être le libéralisme.

Assurément ces défaillances individuelles n'enlèvent rien à la grandeur des principes qui sont la base du libéralisme ; mais le grand public — celui de qui dépend le succès — sépare peu les idées des hommes chargés de défendre celles-ci. Pour lui si les mandataires du libéralisme sont incapables et songent à leurs intérêts personnels avant de se préoccuper de l'intérêt général, c'est que le libéralisme ne vaut pas cher.

C'est cette confusion qui sera funeste à notre parti qu'il convient de dissiper.

Or, pour atteindre ce résultat, il est indispensable que nous séparions nettement, publiquement, notre cause de celle des hommes qui l'ont compromise. Il ne faut plus que l'on puisse rendre le libéralisme solidaire des fautes de ses mandataires. Or, ceux-ci appartenant, en grande majorité, à la fraction doctrinaire du parti, nous sommes bien forcés, si nous voulons empêcher le libéralisme sans exception de nuance, de sombrer complètement, que nous déclarions, dès aujourd'hui et sans réticences, que nous n'entendons plus laisser la direction du parti au doctrinarisme auteur responsable de la déplorable situation dans laquelle nous pataugeons.

Assez longtemps nous avons laissé compromettre notre cause. Les meneurs doctrinaires ont donné leur mesure et aujourd'hui qu'il est prouvé que leur politique nous conduit à la défaite, nous avons non seulement le droit, mais le devoir de réclamer une importante part à la direction du parti.

Voilà pourquoi nous rendons coups pour coups aux doctrinaires qui, au lieu de faire leur *mea culpa*, se donnent les gants de nous morigéner et voudraient profiter du désarroi qui règne actuellement dans les rangs du parti libéral, pour endosser aux progressistes la responsabilité d'un désastre dû à l'égoïsme entêté et à l'intransigeance conservatrice des grands hommes doctrinaires. Ceux-ci ont essayé d'accréditer une légende dans laquelle on nous aurait fait jouer un vilain rôle. Nous avons opposé l'histoire à la légende et ce, dans l'intérêt même du libéralisme qui, d'ailleurs, dans aucun cas, ne doit craindre la vérité, simplement et loyalement exprimée.

Arrivons à présent à la seconde partie de la lettre de notre honorable correspondant, celle qui a trait aux mesures qu'il conviendrait de prendre pour sauvegarder les intérêts du parti progressiste sans livrer le pouvoir aux catholiques.

Ces mesures sont simples et tout indiquées par les circonstances ; elles se résument dans la représentation proportionnelle des diverses nuances du parti libéral et dans l'adoption d'un programme commun de réformes à accomplir *immédiatement*, c'est-à-dire dès que l'on aura conquis le pouvoir et sans que l'on puisse considérer comme un obstacle les répugnances personnelles de deux ou trois hommes politiques ancrés dans des opinions qui ont fait leur temps.

Le programme des réformes, un nouveau congrès libéral seul aurait qualité pour le formuler.

La représentation proportionnelle pourrait se faire soit par la création de groupes,

de sociétés politiques, représentant les diverses nuances du libéralisme, et la fédération — en temps d'élections — de ces sociétés présentant chacune un certain nombre de candidats ; soit par l'adoption au sein même des associations libérales, de la représentation des minorités.

C'est cette dernière solution qui, dans les circonstances actuelles — c'est-à-dire en présence d'un ministère réactionnaire — donnerait, croyons-nous, le plus de force au parti libéral, tout en sauvegardant les intérêts spéciaux aux diverses nuances du parti. Seule elle pourrait refaire une virginité à l'Association libérale — aujourd'hui si décatie — en permettant à tous les hommes sincèrement dévoués au libéralisme d'apporter leur concours à la cause libérale, sans aliéner pour cela leur liberté d'action au profit d'une coterie.

Les progressistes ont assez souvent fait à l'union le sacrifice de leurs aspirations pour que les doctrinaires puissent, à leur tour, donner des gages de modération. Aujourd'hui, l'union est encore possible, si les doctrinaires, écoutant la voix de la justice, proposent eux-mêmes aux progressistes une union loyale basée sur une répartition équitable entre les diverses nuances du parti, des mandats politiques. Demain il sera trop tard. C'est avant la lutte que les doctrinaires doivent se décider à renoncer à une omnipotence dont ils ont fait si mauvais usage, sinon il ne restera plus aux progressistes — dédaigneusement repoussés — qu'à lutter seuls pour le triomphe du libéralisme sincère — c'est-à-dire du libéralisme progressiste et démocratique.

Dans un prochain n° nous dirons de quelle façon les progressistes devront — selon nous — organiser la lutte, s'ils se trouvent forcés de batailler en dehors de l'Association.

CLAPETTE.

Faits d'été.

Encore un accident dû à l'imprudence de la victime.

Hier un habitant de la ville, très bon nageur, est tombé à l'eau. Il a essayé de nager, après avoir piqué sa tête ; impossible, il s'est senti rapidement entraîné au fond, — et n'a plus reparu ; quand on l'a repêché, il avait cessé de vivre. Le médecin a constaté la cause de sa mort en découvrant dans la poche du noyé un numéro du *Journal de Liège*.

Nous souffrons d'une maladie
Etrange, horrible et qui rend fou.
Est-ce le croup ou la phthisie ?...
Il n'est nul docteur que le dieu.....
Pourtant la Belgique a mal... ou ?

Est-ce à la tête ou bien au cœur ?
Au poumon ? Oh non, car ce n'est
Qu'au ventre. — Alors n'ayez plus peur :
Simple question de cabinet !

Un bouc émissaire.

La dernière séance du Conseil communal a mis en lumière une tactique qui semble tacitement admise par certains conseillers et qui consisterait à faire de M. Renier-Malherbe, le bouc émissaire chargé d'expier les péchés d'Israël, c'est-à-dire les boulettes de l'administration Ziane et Cie.

Nous protestons contre cette façon d'agir. Assurément, M. Renier-Malherbe n'est pas absolument irréprochable. Comme échevin, il a eu le tort de tergiverser mal à propos et de s'abîmer dans l'étude de ses dossiers alors qu'une action prompte était nécessaire, mais ce ne sont là que péchés véniels en comparaison des énormes fautes commises par le prédécesseur de l'infortuné Renier.

En réalité, c'est sous l'écrasant fardeau des impairs commis avant sa nomination en qualité d'échevin qu'a succombé M. Malherbe.

Lorsqu'il est arrivé au pouvoir, il s'est trouvé en présence d'égoïstes non curés, et d'un Conservatoire dont la construction commencée, dit-on, d'après six plans différents était en voie d'exécution — et d'éroulement. Peut-être n'a-t-il pas alors agi assez vigoureusement en portant énergiquement la

cognée dans cette forêt d'abus où il se trouvait égaré, mais, assurément, ce n'est pas à ceux qui ont été les principaux auteurs de la situation faite à M. Renier-Malherbe qu'il appartient d'accuser ce dernier.

Il ne faut pas que l'on fasse à Ziane une statue à laquelle le nez de M. Renier-Malherbe servirait de piédestal.

Quoiqu'on puisse faire, il n'en restera pas moins vrai que M. Renier-Malherbe a pu dire en plein Conseil, que si M. Ziane avait pris la peine d'examiner attentivement ses dossiers, il aurait vu que le courage des égoïstes ne se faisait plus depuis de longues années ; cette affirmation n'a pas été contestée.

Eh bien ce n'est pas quand on a pareille frasque sur la conscience que l'on a le droit de se prendre de haut avec un homme qui, en arrivant au pouvoir, a eu le seul tort de n'avoir point su se tirer du bourbier des inepties commises par des hommes qui, aujourd'hui, sont les premiers à jeter la pierre à leur victime.

AVIS.

A la demande de plusieurs de nos lecteurs nous avons décidé de créer des ABONNEMENTS DE SIX MOIS prenant cours au PREMIER JUILLET. Ces abonnements coûteront TROIS FRANCS SOIXANTE QUINZE CENTIMES.

Pour s'abonner il suffit d'envoyer, par carte postale, son nom et son adresse au bureau du journal.

Bruxelles et les gens de la Capitale.

Il faut — si vous ne l'avez fait déjà — admirer la prétention comique que mettent ces braves gens de Bruxelles, à prononcer ce mot : *la Province*.

Les Belges, qui n'ont pas le bonheur d'être compris dans le cercle des boulevards de la capitale, sont des *Provinciaux*.

Les Gantois, les Liégeois, les Anversois, sont les... *Provinciaux*.

Ce mot : *la Province*, a dans leur bouche une valeur toute particulière. Pour le prononcer, ils relèvent la tête avec un petit air protecteur, suffisant et dédaigneux, le pouce dans la poche du gilet ; puis, abaissant légèrement la paupière, ils arrondissent les lèvres et disent : *la Province*.

Alors ils sont heureux et se sentent grands en considération.

Ils sont de la capitale !!!

Leurs journaux, organes de l'opinion publique, reflètent naturellement ce caractère, et comme si dans notre petite Belgique, pays d'égalité, on ne devait mettre sur la même ligne les villes importantes, ils considèrent Bruxelles comme étant un soleil de première grandeur, d'où partent l'intelligence, la lumière et l'initiative des grandes choses.

Ea un mot, Bruxelles veut être un petit Paris. Cela a été dit cent fois et cela est cent fois vrai.

Où, le Bruxellois, avec la lourdeur qui le caractérise, est forcé d'émettre ; l'originalité n'est pas son fait.

Un Bruxellois s'en va le dimanche faire un tour à la Cambre. Il monte sur un tram qui passe.

— Où descend Monsieur, dit le garde.

— O boah !

Ah ! *povre Verte-Alleye*, où êtes-vous ?

Ils font le tour du Lac, au bois.

La Colonne du Congrès, s'appelle la Colonne... tout court.

La Mounaie, l'Opéra.

Ils auront un jour un *Pantheon*.

Le lundi de Pâques a lieu le *Longchamps*.

Ils ont eu jusqu'à un bal Mabilie.

Ils ont le Café-Riche, le Café Anglais, le Grand-Hôtel, etc.

Tout enfin chez eux dénote ce désir de faire de leur ville un autre Paris ayant tout ce que possède la grande capitale : bon et mauvais.

Vont-ils en province ? Là ils se font un devoir de tout critiquer, rien ne leur sied, et il ne faut être provincial pour y trouver quelque chose d'agréable.

Au théâtre, ils interrompent les chanteurs :

« De doum ; que c'est iembétant ! ça vaut rien, sahezvo ! Ah ! si c'était un fois sur la scène de la M'naie, fodrait voir ça enlevéye. »

Dernièrement, à la Gileppe, un de nos collaborateurs, entendait un brasseur déclarer que le majestueux lion qui couronne si dignement cette œuvre grandiose n'était qu'un chat, et que le barrage ne valait pas la peine d'un déplacement.

En province, dans les cafés, ils ont une gaieté bruyante et tapageuse et excitent souvent autour d'eux des haussements d'épaules dont ils ne s'aperçoivent pas, tant ils sont infatués d'eux-mêmes.

Il faut bien le reconnaître, le caractère bruxellois est peu propre à entrer dans la peau d'un habitant de capitale. Trop brutal, trop lourd, aimant la plaisanterie au gros sel, il lui manque cette délicatesse native qui sied surtout au parisien.

Une jeune fille à Bruxelles ose à peine se risquer dans les rues, seule, dans l'après-midi. Les journaux de la capitale ont relaté souvent ce fait d'une pauvre enfant houspillée, ridiculisée, violente parfois à la grande joie de la galerie, sans qu'un homme de cœur essayât de la défendre contre les grossières attaques de ses agresseurs.

Je ne veux point flatter mes concitoyens; mais, certes, un fait semblable ne se produirait pas ici impunément.

Il faut avouer aussi que le gouvernement fait tout ce qu'il peut pour flatter cette amour-propre exagéré.

Y a-t-il un gâteau à partager, c'est toujours la grande sœur qui, avec sa gourmandise ordinaire, accapare le plus gros morceau. Elle est d'ailleurs bien placée pour cela.

Les fêtes du cinquantenaire l'on bien prouvé. Tout a été fait pour Bruxelles, rien pour les autres; et, pour ne pas compromettre le succès de M^{lle}, les autres ont été forcées de remettre leur toilette à l'année suivante.

Il en est de tout ainsi. L'immense Palais de la Justice, si peu proportionné à l'importance du pays, a coûté à la nation les yeux de la tête.

Aujourd'hui on parle d'un port de mer. Notre Académie de dessin est tout simplement ignoble, notre Musée Communal repoussant; eux, il ont des musées, et on vient de leur construire un superbe Palais des Beaux-Arts en Gréco-Romain; ils ont des expositions quasi permanentes et nous... nous avons le musée d'Ottreppe, perché dans les combles du Palais de Justice.

Ne vous semble-t-il pas que la question est importante et mérité qu'on s'en occupe? Ne devrait-on pas demander qu'on ne sacrifie plus, comme on l'a fait jusqu'aujourd'hui, la capitale de l'industrie, qui est Liège, à la capitale en titre seulement, qui est Bruxelles?

La sauterie improvisée dimanche dernier au Jardin d'acclimatation, a parfaitement réussi et nous croyons être l'interprète des habitués du Jardin, en demandant à l'administration de donner régulièrement des soirées de ce genre, qui auront plus de succès encore lorsqu'elles seront plus connues.

La saison de Spa s'annonce sous les plus brillants auspices. Malgré le mauvais temps, les étrangers affluent de toutes parts, attirés dans cette charmante station thermale autant par la salubrité proverbiale de son climat et les cures merveilleuses opérées par ses eaux minérales, que par les fêtes nombreuses et variées qui y sont données.

Les tirs aux pigeons commencent aujourd'hui samedi et les courses de chevaux, pour lesquelles les engagements sont considérables, auront lieu à l'hippodrome de la Sauvenière demain dimanche 29 courant et le mardi 1^{er} juillet.

A coup de fronde.

On écrit de Bruxelles à la Meuse :

Voici, à propos de la question des meetings bruxellois, un renseignement sur ce que compte proposer le Comité de l'Association libérale. Les réunions publiques n'auraient plus lieu avant le poll, mais après. C'est à dire que lorsque l'Association aurait formé sa liste définitivement, elle donnerait à la discuter en public : ce serait un progrès, mais non encore l'idéal.

Pour le suave correspondant, il est clair que l'idéal serait : « pas de réunion publique du tout » c'est à dire que l'on adopterait le système expérimenté à Liège, en faisant former par quelques meneurs doctrinaires une liste de candidats inconnus que le corps électoral devrait approuver sans mot dire.

Je doute fort que les bruxellois soient murs pour cette façon d'entendre le respect dû à l'opinion publique; en tous cas, ici, nous en avons assez.

Un autre correspondant de la Meuse — un lutois — après avoir raconté qu'une des deux églises de Huy ne sert absolument à rien, les quatre cinquièmes des habitants de la paroisse ne pratiquant pas et le reste se

servant uniquement pour converser avec le seigneur de l'église collégiale, ajoute :

Le conseiller communal qui disait qu'une seule église suffirait parfaitement à Huy avait parfaitement raison. Et celui qui ajoutait que c'était encore trop peut-être pas tort.

Je me rallie volontiers à l'opinion du collaborateur de la Meuse; seulement, ce qui m'étonne, c'est de voir une réflexion de ce genre dans un journal dont les bureaux étaient, le jour de la procession de St-Paul, ornés de plus de bougies allumées qu'il n'en faudrait pour éclairer conseillers communaux eux-mêmes.

On a beaucoup ri, ces jours derniers, des solliciteurs qui, au lendemain de la chute du ministère libéral, ont fait des démarches dans les bureaux des ministères, pour que l'on supprimât les lettres de recommandation émanant de députés libéraux et jointes à des demandes de faveurs quelconques.

Aucun de ces lâcheurs n'a cependant été aussi loin que ce brave Français, qui, au lendemain de la révolution de 1848, adressait la missive suivante au gouvernement provisoire :

Le soussigné, prie humblement le gouvernement de la République de bien vouloir lui accorder la pension que l'infâme tyran Louis Philippe lui a fait servir pendant quinze ans! (historique).

Si les ministres catholiques tiennent les promesses faites à leurs intelligents électeurs, leur premier acte dans l'ordre économique, sera le rétablissement de la taxe sur les grains étrangers — c'est-à-dire l'augmentation du prix du pain.

Si ces messieurs s'imaginent que le peuple peut se nourrir en mangeant des bons dieux ils se fourrent joliment le doigt de Dieu dans l'œil.

On le leur fera bien voir.

Afin de bien prouver qu'ils sont décidés à respecter la liberté de conscience — cette hérésie condamnée par Pie IX — les nouveaux ministres ont publié une circulaire octroyant généreusement aux fonctionnaires le droit de voter selon leurs convictions, mais leur interdisant en même temps de « se jeter dans la mêlée des partis ».

En d'autres termes, le ministère veut bien permettre aux fonctionnaires de voter suivant leurs convictions, pour la bonne raison que si le ministère ne le permettait pas, cela serait absolument la même chose, le vote étant secret; mais quand les fonctionnaires s'aviseront de dire tout haut ce qu'ils pensent, on les accusera de se jeter « dans la mêlée des partis » et on les cassera aux gages.

Cela rappelle la loi de Sparte qui permettait le vol... à condition que les voleurs ne fussent pas assez maladroits pour se laisser prendre.

A propos de cette loi, les professeurs d'histoire ancienne ne manquent jamais de s'épater quand ils arrivent à cette originalité spartiate — comme si de nos jours elle n'existait pas encore en fait.

Les journaux annoncent que l'on travaille ferme au local de la Chambre des représentants.

On voit bien que les députés n'y sont pas.

Notre Conseil communal, qui accordait dernièrement un subside de deux mille francs pour une course de chevaux, vient de rejeter une demande de l'Union nautique, tendant à l'obtention d'un subside de 1500 francs pour l'organisation de grandes régates sur la Meuse, au quai de la Batte.

Le Conseil a eu parfaitement raison.

D'abord parce que les régates constituent un spectacle populaire dont tout le monde peut jouir et qui attire des milliers de personnes sur les bords du fleuve, tandis qu'aux courses de chevaux, on a soin de mettre des toiles pour empêcher le public non payant — la vile multitude, comme disait M. Thiers — de voir quoi que ce soit.

Ensuite parce que en refusant un subside aux canotiers et en en donnant aux chevaux, le Conseil communal ne fait que se conformer au désir du corps électoral.

Il suffit, en effet, de penser à la façon dont sont composées aujourd'hui nos assemblées délibérantes, pour être convaincu que les électeurs d'aujourd'hui tiennent avant tout à encourager les bêtes.

M. Heyvaert, gouverneur du Brabant et M. de Brouwère, gouverneur de la Flandre occidentale, ont été mis à pied à peu près au moment où M. Jacobs devenait ministre de l'Intérieur et M. Nothomb ministre d'Etat.

Par une singulière coïncidence, ces quatre personnages ont été mêlés aux affaires Langrand, deux comme magistrats chargés de poursuivre certains Langrandistes, deux comme... Langrandistes.

Les derniers sont les nouveaux ministres. Décidément, les catholiques ont raison d'appeler leur ministère, le gouvernement de la réparation nationale.

Il répare ferme... les réputations endommagées.

Nouveau genre de correspondance inauguré, hier vendredi, par le correspondant anversois de la Meuse.

« Je vous envoie un gros soupir », écrit-il. Espérons, ô mon Dieu, que ce nouveau genre d'information n'a pas été transmis à la Meuse par une voie détournée!...

A l'Association libérale.

C'est demain que l'Association libérale de Liège se réunira pour choisir ses candidats à l'élection sénatoriale.

Choisir est mis pour la forme, car il n'y a sur les rangs que les quatre sénateurs sortants.

Néanmoins, la séance ne sera point absolument vide, car on parle d'un grand discours de M^{re} Neujean, qui battra la caisse en faveur de la baraque doctrinaire, en accusant la politique progressiste d'avoir causé le désastre du 10 juin.

Bien que nous ne pensions pas avoir grande influence sur M^{re} Neujean, nous croyons de notre devoir de l'adjurer de ne point commettre pareille imprudence.

L'élection du 8 juillet doit être faite — à Liège surtout — sur le terrain purement libéral et vouloir donner au triomphe des libéraux dans notre arrondissement le caractère d'une manifestation doctrinaire, ce serait faire le jeu des catholiques et transformer peut-être en échec une victoire éclatante et certaine.

Faire appel à l'union, puis... se taire, voilà ce que M^{re} Neujean pourrait faire de mieux.

Le cabinet des affameurs. — Les catholiques ont appelé le cabinet actuel, celui de la « réparation nationale », du « soulagement universel », sans oublier de proclamer qu'il est de même le cabinet de la « modération ».

Les partisans des « chers lutteurs » qui président actuellement aux destinées de notre malheureux pays, ont omis de le baptiser d'un nom qu'il lui sied à merveille : Le cabinet des affameurs.

En effet, les fortes têtes cléricales de la Société centrale d'agriculture réclament l'établissement d'un droit d'entrée de 3 francs aux 100 kilogrammes sur les céréales.

Avant les élections, M. Beernaert, aujourd'hui ministre, promettait l'établissement de ce droit inique.

En 1882, M. Malou, à cette heure chef du cabinet, faisait à la Chambre une déclaration analogue.

Cette mesure — que les cléricafards qui nous gouvernent... à coups de circulaires, prendront sans aucun doute — aura pour résultat immédiat de porter à un sixième du salaire annuel de l'ouvrier la part qu'il payera en impôt à l'Etat.

Un amour excentrique.

De tous les Anglais qui promènent leur spleen sur les deux continents, lord Pilgrim était le plus ennuyeux et le plus ennuyé. C'est en le voyant passer que Henri Heine avait inventé, un soir d'humour, son ingénieuse fiction de l'Homme-Machine, courant sans cesse après le mécanicien qui l'a fabriqué et qui a oublié de lui donner une âme. Riche comme un nabab, fatigué de tout avoir à souhait, il avait en les fantaisies les plus diversés; mais rien ne pouvait remplir le vide de son âme. Lord Pilgrim avait bien évidemment le spleen.

L'inépuisable touriste venait d'arriver à Vienne depuis quelques jours et déjà il se disposait à quitter la flèche de St-Etienne pour les minarets de Constantinople, quand un événement imprévu le fixa pour quelque temps dans la capitale de l'Autriche. Il était entré un jour au théâtre, et ses yeux distraits se promenaient dans la salle, quand une conversation qu'il entendit auprès de lui, attira son attention sur une danseuse que les spectateurs acclamaient avec enthousiasme. On racontait de singulières histoires sur son compte; on prétendait qu'elle était aussi insensible que belle; que personne encore n'avait pu toucher son cœur; qu'il était même impossible d'y arriver, puisqu'elle était défendue par son propre caprice, barrière plus infranchissable que la surveillance d'une mère ou la jalousie d'un mari.

Si lord Pilgrim eût été avec un de ses compatriotes, il eût peut-être, pour se désennuyer, fait le pari de venir à bout d'une si merveilleuse résistance. Mais, chose extraordinaire, ce soir-là, il n'y avait pas deux Anglais dans le grand théâtre de Vienne. Il se contenta de jeter un regard distrait sur la danseuse, et, la trouvant fort jolie, il résolut de s'assurer si elle était aussi inaccessible qu'on voulait bien le dire.

Angiolina Barni n'était point une danseuse ordinaire; ni la misère, ni le hasard ne l'avaient poussée sur les planches, mais bien une irrésistible vocation. Elle était née danseuse, comme d'autres naissent riches ou idiots, et il n'était pas besoin de la voir longtemps pour comprendre que la danse était son langage naturel. Un peintre l'avait prise un jour pour une des célèbres sonatrices de Pompéi, descendue de son cadre rouge pour révéler à notre siècle ce que la

danse antique avait de poétique et de charmant. On peut croire que les admirations et les hommages n'avaient pas manqué à cette triple séduction de la beauté, de la jeunesse et du talent.

À Vienne, surtout, les adorateurs avaient été plus nombreux que partout ailleurs : elle n'en avait écouté aucun. La jeunesse dorée avait défilé devant ses yeux; elle s'était contentée de rire aux déclarations les plus passionnées. Maint comte du Saint-Empire avait déposé à ses pieds ses quatre-vingt-seize quartiers de noblesse; elle avait sauté légèrement à côté, pour ne pas soulever une poussière si respectable. Un landgrave lui avait offert un mariage morgannatique, mais elle avait voulu garder sa main gauche aussi bien que sa main droite. Un soir même, l'archiduc avait envoyé sa voiture pour l'attendre au sortir du théâtre. La malicieuse fille y avait mis sa femme de chambre et l'avait envoyée au palais impérial. Le prince avait eu le bon esprit de rire de cette espièglerie, et le lendemain, il lui avait fait remettre son portrait enrichi de diamants. Ce n'était ni par vertu ni par sévérité de principes qu'elle repoussait ainsi tous les hommages. Une fois, elle avait aimé de toutes les forces de son âme, et le jour où elle s'était vue abandonnée, elle avait failli mourir de douleur. Dès ce moment, elle avait juré de ne plus faire semblable expérience. Comme elle n'était pas de celles qui se donnent à moitié, elle avait pu garder sans peine une insensibilité sans précédents dans les annales de la chorégraphie. Mais elle était femme, et tant d'hommages, tant d'adoration étaient loin de lui déplaire; nous ne jurerions pas que, moins adulée, elle se fût montrée aussi insensible et n'eût pas cherché une distraction contre l'ennui qui la poursuivait parfois et donnait à son caractère quelque chose de fantasque et d'excentrique.

Lord Pilgrim ne sut peut-être pas tous ces détails, mais il ne vit que la difficulté de l'entreprise, et résolut de tout faire pour en venir à bout et vaincre la résistance de la danseuse. Le lendemain, sans plus tarder, il se présenta chez elle, et, comme on refusait de le recevoir, il déclina ses noms, titres et qualités.

— Nous en avons refusé de plus riches et de plus nobles que vous, dit la soubrette, en le regardant avec un sourire malin, et en lui fermant sans façon la porte au nez.

Si lord Pilgrim fut choqué d'une semblable familiarité, il fut en revanche enchanté d'avoir été mis à la porte.

— Voilà qui va bien! pensa-t-il en s'en allant.

Le lendemain, il écrivit à la danseuse la lettre suivante :

« Madame,

« Je me nomme lord Pilgrim, je suis membre de la chambre haute et j'ai deux cent mille livres de rente, que je mets à vos pieds, ainsi que mon cœur et ma personne.

« LORD PILGRIM. »

Angiolina Barni joignit cet autographe à sa collection déjà nombreuse, et qu'elle feuilletait dans ses moments de tristesse et d'ennui. Toutefois, comme une personne bien apprise, elle répondit sur-le-champ :

« Milord,

« Comme mes pieds ne sauraient profiter de vos offres toutes gracieuses, et que mon cœur n'en veut pas, je vous engage à les porter ailleurs.

« ANGIOLINA BARNI. »

— De mieux en mieux, s'écria lord Pilgrim, dont le front s'éclaircit et dont les lèvres purent entr'ouvertes comme par un sourire.

Il envoya des bouquets, des diamants, qui tous lui furent aussitôt renvoyés sans avoir même été regardés. Un soir, il se rendit au théâtre, et, choisissant le moment où Angiolina exécutait son pas le plus applaudi, il jeta sur la scène une couronne de laurier, un chef-d'œuvre d'orfèvrerie. Mais la danseuse continua sans y faire attention, et au moment où elle finissait son pas, elle s'arrangea de manière à fouler sous ses pieds la couronne qui fut écrasée comme par mégarde. Toute la salle applaudit, et lord Pilgrim lui-même cria : Bravo ! plus joyeux de cette résistance que blessé de voir ses présents dédaignés. A mesure que ses tentatives échouaient, augmentait, nous ne dirons pas sa passion, mais son désir de triompher. Pour la première fois de sa vie, il était heureux, il vivait, il avait quelque chose à désirer, un but à atteindre, et il était résolu à y parvenir à tout prix. Il vint un jour où son énergie, concentrée tout entière sur ce point, fit explosion : il avait tout essayé, un seul parti lui restait; il le prit résolument, aussi calme et convaincu que s'il se fût agit de remplir un devoir. Un soir, il alla attendre la danseuse au sortir du théâtre, et, au moment où elle montait en voiture, il glissa rapidement ces mots dans son oreille : « Vous posséder et mourir ! » Celle-ci se retourna aussitôt, et reconnaissant lord Pilgrim, roide et impassible, elle partit d'un grand éclat de rire et disparut.

Cette scène se répéta tous les soirs : l'imperturbable anglais trouvait toujours le moyen de faire entendre à Angiolina ces mots qui la faisait tressaillir; quand elle avait pu lui échapper à la sortie du théâtre, elle le rencontrait devant sa porte, et elle entendait sa voix calme et brève lui répéter : « Vous posséder et mourir ! » En vain, impa-

tientée par cette comédie, voulut-elle se soustraire à cette obsession incessante, son adorateur obstiné trouvait toujours le moyen de lui faire entendre sa phrase inexorable. Elle essaya de se renfermer chez elle, et resta huit jours sans sortir : vaine précaution ! La phrase fatale arriva jusqu'à elle. C'était une orange qui la renfermait dans son écorce dorée ; c'était une voix bien connue qui la murmurait la nuit à sa fenêtre. Pour éviter les rencontres de chaque soir, elle alla se loger dans une maison voisine du théâtre et qui communiquait avec lui ; mais là encore son mauvais génie vint la poursuivre. Un jour, au moment d'entrer en scène, elle entendit la phrase terrible murmurée à son oreille ; elle se retourna, mais ne vit rien et arriva toute tremblante devant le public. Un autre jour, au milieu de son pas le plus brillant, elle aperçut tout à coup, vision horrible ! dans le trou du souffleur, la phrase inévitable écrite en traits de feu ; elle s'affaissa presque folle de terreur.

L'inquisition avait inventé un supplice terrible, auquel on ne pouvait résister plus de vingt-quatre heures sans devenir fou : c'était celui d'une goutte d'eau tombant régulièrement toutes les minutes sur le crâne. Semblable était le supplice de la danseuse ! L'appréhension de cette phrase, qui apparaissait chaque jour, la maintenait dans une continuelle surexcitation nerveuse. Plus un moment de tranquillité, ni le jour ni la nuit, et partout elle croyait voir ces mots suspendus sur sa tête. Un instant, elle eut l'idée de s'enfuir, mais elle pensa que son persécuteur saurait bien la retrouver ; puis il lui sembla que fuir devant lui eût été une honte. Elle essaya de résister encore quelque temps, mais, à bout de forces, et incapable de maîtriser le tremblement nerveux qui l'agitait sans cesse, elle résolut d'en finir à tout prix. Un jour qu'elle ne dansait pas, elle fit prier lord Pilgrim de passer chez elle dans la soirée.

Quand le noble lord arriva chez Angiolina, il était aussi calme, aussi impassible que le premier jour où il y était venu ; on eût pu seulement remarquer sur son front plus de sérénité. Il ne prit pas garde au sourire malin et curieux de la femme de chambre, mais s'assit tranquillement en attendant l'arrivée de la danseuse. Quand celle-ci parut, il la salua d'un air grave et cérémonieux, et attendit qu'elle lui parlât la première.

— Milord, lui dit-elle, je vous ai prié de passer chez moi pour vous demander de cesser cette poursuite inconvenante à laquelle je suis en butte depuis quelques mois, et dont vous ne sauriez rien attendre.

— Impossible, madame ! répond froidement lord Pilgrim.

— En vérité, c'est trop fort ! s'écria la danseuse, vous pouvez être amoureux de moi, mais je vous croyais un galant homme, et une semblable insistance est le résultat d'une gageure ou d'un pari.

Lord Pilgrim eut un imperceptible sourire de dédain.

— Vous vous faites injure, madame, il n'y a ici ni pari à gagner, ni amour propre à satisfaire.

— Mais alors, pourquoi cette poursuite acharnée, folle, insensée ?

— Madame, répondit lord Pilgrim sans perdre son calme et son sans-froid, depuis que j'existe, je n'ai pas vu un seul jour m'apporter quelque chose de désirable, la mort même ne m'a pas tenté. C'est vous la première qui avez réveillé en moi un sentiment inconnu. En vous apercevant, j'ai désiré quelque chose, et je me suis promis de l'obtenir à tout prix. Vous avez refusé ma fortune, je vous offre ma vie.

Angiolina resta subjuguée par la froide résolution que contenaient ces paroles et la simplicité avec laquelle elles avaient été prononcées.

— Et la proposition que vous me faites est sérieuse ? demanda-t-elle, emportée par la curiosité qu'excitait en elle cet amoureux d'une si singulière sorte.

— Très sérieuse, comme tout ce que je dis, répondit l'Anglais avec une nuance imperceptible d'animation. Aussi vrai que je suis pair d'Angleterre, je suis disposé à tenir ma parole.

Mille pensées étranges et diverses assaillirent l'âme de la danseuse ; dans l'homme qui était devant ses yeux elle ne voyait plus son persécuteur acharné, mais seulement un original qui excitait au plus haut point sa curiosité, et dont les paroles n'étaient pas sans flatter son amour-propre.

Aussi, avec cette mobilité d'impression qui pousse les femmes vers tout ce qui est romanesque, sans leur laisser le temps de réfléchir comment elles sortiront d'embarras, elle s'empara du bras de lord Pilgrim et lui dit en souriant :

— Puisque vous êtes assez fou pour parler ainsi sérieusement, je puis sans crainte vous offrir de souper avec moi ; nous causerons, et je tâcherai de vous guérir.

Quand lord Pilgrim s'assit en face de la danseuse, il eut été impossible à son plus intime ami de le reconnaître, tant sa figure était changée. Ce n'était ni la satisfaction de l'amour-propre, ni le contentement de la passion qui s'y peignaient ; c'était un rayonnement, et comme l'extase de l'aveugle qui ouvre les yeux pour la première fois. La danseuse en fut frappée :

— Comme vous paraissez heureux ! lui dit-elle.

— Heureux ? je ne sais pas, répondit-il d'une voix presque émue. Mais avant de mourir, je vous devrai de savoir ce que

c'est que de vivre, car aujourd'hui j'ai vécu pour la première fois.

Le lendemain matin, quand Angiolina se réveilla, elle crut avoir été le jouet d'une hallucination. Elle chercha à recueillir ses esprits, et se persuadait déjà qu'elle avait rêvé, quand, en levant les yeux, elle aperçut lord Pilgrim, debout devant la glace, un rasoir à la main. Elle poussa un cri :

— Rassurez-vous, lui dit celui-ci presque avec un sourire et devant sa pensée, je ne veux pas me couper la gorge ; mais je fais ma barbe pour mourir dans une tenue irréprochable, en vrai gentleman.

Ces mots rappelèrent la danseuse à la réalité ; elle regarda d'un air stupéfait lord Pilgrim achever sa barbe avec le plus grand calme et le plus grand sans-froid du monde. Quand il eut fini, il s'approcha de la table où se trouvaient les deux pistolets qu'il avait apportés la veille. Au bout d'un moment, il lui tendit un papier où se trouvaient ces mots :

« Moi, lord Pilgrim, je suis entré par ruse chez M^{lle} Angiolina Barni et ne pouvant la décider à céder à mes desirs, je me suis tué de désespoir. Qu'on ne cherche pas d'autre cause à ma mort.

« LORD PILGRIM. »

Mais c'est impossible ! s'écria Angiolina, non moins effrayée par la vue des pistolets que par l'air résolu de lord Pilgrim. C'est une plaisanterie.

— Madame, répondit celui-ci avec calme, ce que je vous dis ce matin est aussi vrai que ce que je vous ai dit hier soir. Avant une heure j'aurai cessé d'exister.

Et, en parlant ainsi, il était loin de jouer la comédie. La veille, il s'était assis à la table de la danseuse en pensant que c'était son dernier repas, et pendant les heures les plus douces de la nuit qui venait de s'écouler, il ne lui était pas même venu à l'idée qu'il en pût être autrement.

Angiolina tressaillit en voyant cette froide résolution ; jamais elle n'avait désiré la mort de lord Pilgrim, et, maintenant moins que jamais. Si elle lui avait cédé, c'était sous l'influence d'un tout autre sentiment que celui de la peur, et nullement dans l'espoir de le voir se tuer par amour pour elle. Avec cette persistance que les femmes apportent à ce qu'elles désirent, elle essaya de le faire renoncer à son projet. Larmes, prières, supplications, elle employa tout, lui proposant de quitter Vienne et de le suivre où il voudrait. Lord Pilgrim, comme les gens préoccupés d'une seule idée, n'écoutait ses prières que pour les rejeter, restant grave et impassible comme Caton à la veille de sa mort. Cette résistance irritait d'autant plus la danseuse, qui saisit un pistolet et l'appuya sur son front, menaçant lord Pilgrim de se tuer en même temps que lui.

Enfant que vous êtes, lui dit celui-ci, si je ne me tue pas ici, ce sera ailleurs, si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain. Je me le dois à moi-même.

— Et moi, ne me devez-vous donc rien ? répliqua-t-elle avec impétuosité, et non sans rougir quelque peu. Vous m'avez offert votre vie, et j'ai le droit d'en disposer.

Ces paroles semblèrent faire effet sur lord Pilgrim et le contrarièrent vivement. Semblable à un homme qui se voit dérangé dans ses projets les plus chers, il sentait sa main arrêtée au moment où il allait mourir avec plaisir son front se couvrit d'un nuage, mais il s'éclaircit tout à coup.

— Madame, lui dit-il, ce que vous me demandez est bien grave, et me contrarie fort ; je ne puis changer de résolution qu'à une condition.

— Laquelle ? demanda celle-ci avec anxiété.

— Signez ce papier, dit-il, en lui présentant une feuille de papier blanc.

— Mais à quoi m'engage-t-il ?

— Vous le saurez ce soir, répondit-il.

Elle hésita un instant, mais voyant son regard se porter sur le pistolet, elle signa à la hâte.

Lord Pilgrim prit son chapeau et s'en alla, sans dire autre chose.

Le psychologue le plus habile serait impuissant à analyser tous les sentiments qui remplirent l'âme de la danseuse après le départ de lord Pilgrim. A quelle condition consentirait-il à vivre, et qu'allait-il lui demander ? Elle s'interrogeait elle-même et n'osait se répondre. Exigerait-il qu'elle se promènât triomphalement à son bras, comme une conquête dont on se pare un jour et qu'on rejette le lendemain ? Que lui importait, elle sentait qu'elle aimait cette homme d'une volonté si énergique, d'un caractère si étrange, d'une courtoisie si parfaite, et qu'elle ne pouvait lui en vouloir d'avoir employé la violence pour arriver jusqu'à elle.

L'attente fut longue et pénible, chaque minute redoublait son anxiété. Parfois elle se figurait que lord Pilgrim l'avait quittée pour aller se tuer ; alors elle voulait courir pour arrêter son bras, et le refus presque dédaigneux qu'il avait opposé à ses instances ne faisait qu'irriter son amour.

La nuit vint ; n'y pouvant tenir plus longtemps, elle allait sortir lorsqu'on lui remit un paquet cacheté. Elle hésita un moment avant de l'ouvrir, puis brisa l'enveloppe d'une main fiévreuse. La feuille de papier qu'elle avait signée s'était transformée en contrat de mariage. Une idée avait réconcilié lord Pilgrim avec la vie : il avait pensé qu'épouser une danseuse était bien plus original que de se tuer. Il la prévenait, toutefois, qu'il lui était permis de dégager sa parole, et que s'il n'avait sa réponse dans

une demi-heure, il se tuerait. Elle se précipita comme une folle hors de chez elle et courut chez lord Pilgrim ; elle arriva chez lui pâle, haletante, et, brisée par l'émotion, se laissa tomber dans ses bras en sanglotant.

Lord et lady Pilgrim sont les voyageurs les plus infatigables du Royaume-Uni. Vous les rencontrez partout, sur les glaciers de la Suisse comme sur le Corso, sur la rivière de Chioggia comme sur le boulevard des Italiens, à Paris. En ce moment, ils se préparent à s'embarquer sur un navire qui va faire le tour du monde. Lady Pilgrim a compris, chose très rare, le caractère de son mari, qui ne redoute rien tant que le boulevard tranquille et paisible ; aussi dépense-t-elle pour lui ce trésor d'esprit de contradiction que Dieu a si largement départi à la femme, pour prévenir la monotonie de la vie conjugale. Parfois, pourtant, lasse de cette agitation perpétuelle, elle se laisse aller aux sentiments de tendresse et d'affection qu'elle éprouve pour son mari. Ces jours-là, lord Pilgrim sent l'ennui l'envahir de nouveau, son front se charge de nuages, et on l'entend répéter en se promenant :

— C'est égal, j'aurais peut-être mieux fait de me tuer.

ANDRIEN DESPREZ.

Un conseil aux voleurs et aux assassins. — Voulez-vous ne plus avoir la moindre relation avec les magistrats, ces êtres gênants, méticuleux, qui mettent à vos trousses les non moins gênants et méticuleux sergents de ville et les gendarmes ?

Votre réponse étant naturellement affirmative, nous vous disons de vous faire, pendant vos moments perdus, ou marguilliers, ou bedeaux, ou sacristains.

Cela vous permettra de « travailler » à votre aise, et le jour et la nuit — comme dit la chanson. — M. Woeste, notre nouveau ministre de la justice, entendant que les magistrats que vous détestez tant — et pour cause — s'en réfèrent à lui avant que d'engager une poursuite contre les personnes ayant les moindres attaches avec l'Eglise cléricale.

C'est l'âge d'or pour vous, messieurs les chourineurs et les crocheteurs de coffres-forts. Profitez-en.

Çà et là.

Le Dimanche des familles — journal catholique — leur offre des choses propres, et si c'est cela que les curés racontent aux élèves du catéchisme, merci...

Il s'agit d'un bourgmestre peu lettré qui a un mariage à célébrer.

« La mariée, on ne m'a pas dit si elle était jeune ou vieille, avait pour prénom Catherine. Notre maire écrit, après un grand moment d'hésitation : « Catherine ».

« Le garde champêtre, qui en savait un peu plus que lui, dit :

« — Mais Catherine s'écrit par un C tout simplement et non par un Q. En même temps il sort son couteau et le passe au maire qui efface et met un grand C à Catherine.

« — Ce n'est pas tout, dit le garde champêtre, il faut approuver la surcharge en marge, sans cela l'acte serait nul.

« Le maire écrit en marge :

« J'ai graté le Q de Catherine avec le couteau du garde champêtre. Approuvé ».

Et il signe.

« On nous a assuré que c'était historique. »

Sur la porte de la maison de Renier Malherbe il y a : *Son nez*.

C'est quand on n'a plus le moyen d'acheter du pain que l'on est *panné*.

Le gouvernement turc vient de fondé un journal rédigé en français.

Confrères, méfions-nous, la nouvelle feuille ne va pas se gêner pour nous faire des *emprunts*.

Les gens qui raffolent des idylles sont des *idyllots*.

Un mariage du *high-life* :

« M. le comte de Bellomare, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Berlin, épouse Mlle Lopez de la Coire ».

Espérons qu'il n'aura pas trop à se plaindre de la sienne — de *Bellomare* !...

Pensée d'un égouttier.
Le caca du Saint-Père c'est de la matière pontificale.

Quand une maison menace de s'écrouler, il y a péril en la demeure.

Dans les pays où l'on rencontre des bêtes féroces, les habitants se cachent derrière leurs *perce-hyènes*.

On se plaint de la chaleur.
Qu'aurions-nous dit si nous avions vécu au cinquième siècle, où Radagnaise fondit avec 300,000 Germains sur l'Italie !

Nécrologie.

On a enterré hier un bon et brave garçon, qui était en même temps un musicien de grand talent, Dieudonné Meuron. Excellent cœur, nature d'artiste, tel était l'homme que la mort vient d'enlever à l'art. Les artistes comme ses amis se souviendront longtemps de lui.

Musée du Frondeur.

Un joli échantillon de prose indépendante adressé à un grand nombre de personnes de Scharbeek et de St-Josse-ten-Noode.

Monsieur,

Quelques personnes jalouses de ma prospérité commerciale et de la haute position que j'occupe dans le monde, ont répandu le bruit que mon cher et bien aimé fils avait fait une chute qui mettait ses jours en danger.

Rassurez-vous. Voici la vérité : Mon cher et bien aimé fils, dans toute la vigueur de l'âge, emporté par sa nature ardente, lancé sur son vélocipède à une vitesse de 25 kilomètres à l'heure, a rencontré un obstacle qui l'a culbuté. Cet accident qui présentait d'abord un certain caractère de gravité, n'a pas eu les suites fâcheuses que j'appréhendais.

Evanoui par cette chute, mon fils a reçu les soins du docteur Servais qui, heureusement, se trouvait sur les lieux. Grâce aux soins intelligents de cet honorable praticien, mon fils s'est complètement *révigoré*. Dès le lendemain il a pu reprendre ses occupations, ce qui lui permettra de se présenter chez vous, sous peu de jours, afin de solliciter la faveur de vos ordres.

Sa chère et digne mère, encore sous l'impression douloureuse que lui a causé ce terrible accident, se joint à moi pour vous présenter, avec tous nos respects, l'assurance de notre considération la plus distinguée et de notre entier dévouement.

H. VAN CALSTER,

bijoutier,

conseiller communal indépendant,

président du cercle colombophile *les Invincibles*, de St-Gilles.

Quelle indépendance de style grand Dieu.

Correspondance.

La personne qui nous a envoyé un avis relatif à une demoiselle M..., peut venir réclamer son argent au bureau du journal. Nous n'insérons pas des annonces de ce genre-là.

Théâtre du Pavillon de Flore

Bur. à 6 h. — Rid. à 7 h.

Dimanche 29 Juin 1884

SPECTACLE-CONCERT

Organisé par le Cercle littéraire et dramatique

LE CAVEAU LIÉGEOIS

Avec le bienveillant concours de M^{lle} RADELET, MM. Philippe DOLNE et E. DEFELD.

LES JOUEUX D'TOURS

Drame en 2 actes, par Willem et Bauwens

GRAND CONCERT

Sous la direction de M. J. Meurice.



L'ARGENTINE

EAU CAPILLAIRE PROGRESSIVE. Toutes les eaux contenant un dépôt blanc-jaunâtre sont fatales pour la santé. L'Argentine est la seule qui ramène les cheveux gris et blancs à leur couleur primitive. Elle enrayer la chute des cheveux, enlève les pellicules et donne à la chevelure une nouvelle vie, sans jamais nuire. 5 francs le flacon. — Eau *tétragone*, instantanée pour la barbe, 5 francs le flacon. — Dépôt : A Liège, pharmacie de la Croix Rouge, de L. Burgers, 16, rue du Pont-d'Ile, Liège.

DEMANDEZ

L'AMER CRESSON

Le Cresson est universellement reconnu comme l'aliment le plus sain.

C'est cette plante, ainsi que les écorces d'oranges mères, etc., qui forment la base essentielle de

L'Amer Cresson

les plus délicieux des apéritifs.

Le seul que les plus éminents chimistes déclarent ne contenir aucun principe nuisible.

L'Amer Cresson

se prend pur, avec du genièvre ou de l'eau ordinaire

Il faut se garder de le mélanger à aucune autre liqueur pour ne pas altérer ses incomparables qualités.

En vente partout

AVIS AUX PERSONNES QUI PARTENT POUR LA CAMPAGNE : Ombrelles satin soie, toutes nuances, grande taille, fr. 5-90. — Très jolies ombrelles de jardin pour dames, depuis 1-75 à 5 fr. — Encas satin noir soie, fr. 4-50, à la grande maison de parapluies, rue Léopold, 48.

— J. Le Rousseau, horloger-bijoutier, vient d'ouvrir une seconde maison d'horlogerie rue de Gueldre, 12, près de la rue Léopold, correspondant avec l'ancienne maison, 8, rue Sur-Meuse. Ce magasin contiendra spécialement un bel assortiment de pendules en tous genres, régulateurs, réveils et horloges de toute espèce aux prix les plus avantageux et de qualité supérieure. Bien remarquer l'adresse rue Sur-Meuse, 8, et rue de Gueldre, 12, Liège.

Liège — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Etuve, 42.

POUR CAUSE D'AGRANDISSEMENT

Les Magasins et Ateliers

DE LA

MÉNAGÈRE

Ci-devant RUE DE LA RÉGENCE

SONT TRANSFÉRÉS RUES

Cathédrale, 3 et Florimont, 2 et 4

Ancienne maison Corbruyn

GRAND ASSORTIMENT de Poêles, Foyers et Cuisinières en tous genres, Quincaillerie de tous pays, Articles de ménage au grand complet, Meubles en fer et bois pour cafés, cours et jardins, Lits, Berceaux, Jardinières, Cages et Volières, Machines à laver, Cuisines à pétrole sans odeur, Coffres-Forts Ribeaupville et Coffrets à secret pour bijoux et papiers précieux, Fournitures pour Serruriers, Poeliers, Menuisiers-entrepreneurs, Boulangers, Jardiniers et Fermiers.

Spécialité de la Ménagère

LANTERNES TOURNANTES

POUR ILLUMINATIONS

Tous les Articles vendus sont garantis.